

Introduction

Platon, Descartes, Nietzsche... Lorsque l'on pense philosophie, ces grands noms nous viennent immédiatement à l'esprit (dans leur ombre, Madame de Staël, Hannah Arendt, Simone Weil...). Et de fait, « la vraie méthode pour former la notion de philosophie, c'est de penser qu'il y eut des philosophes », conseillait Alain à ses lecteurs (*Éléments de philosophie*), tant il est vrai que pour définir une discipline, il peut être utile de s'inspirer de ceux et de celles qui la pratiquent. Et par là, d'explorer un panthéon dont Socrate demeure la figure de proue, présence familière que chacun porte en soi ici et maintenant. Père de la philosophie telle que nous l'entendons, Socrate incarne le modèle du philosophe par excellence, en ce qu'il est notamment le « sage [...] le plus simple, et le plus impérissable de tous » (Nietzsche, *Humain trop humain*). Le philosophe est donc d'abord un parangon de sagesse. Mais tous et toutes n'ont certes pas été aussi... sages. Du moins ont-ils, à travers les âges, incarné bien d'autres rôles et rempli bien d'autres tâches. Tantôt métaphysiciens en quête de l'Être et des premiers principes, tantôt hommes férus de science enclins à se rendre comme maîtres et possesseurs de la nature, hommes de foi proposant de la Révélation biblique une lecture inédite, penseurs engagés dans la politique de leur cité, ou lettrés à la plume habile fréquentant les salons, les philosophes ont eu de multiples visages. Et cela notamment parce qu'ils vivent dans le monde et dans l'histoire, témoins, au fil des siècles, de la naissance des religions, des guerres et de la chute des royaumes, des progrès des sciences et de leurs échecs, du commerce des peuples entre eux ou des bouleversements

écologiques... Loin de fuir un monde plein de bruit et de fureur pour évoluer dans celui des Idées quitte, tel Thalès, à tomber dans le premier trou venu, ils en font l'objet de leur étonnement et de leur réflexion. À ce titre, la philosophie épouse l'histoire : ni parole d'évangile ni vérité gravée dans le marbre, elle est un phénomène historique qui a évolué jusqu'à nos jours. C'est pourquoi il n'y a pas qu'une seule manière d'être philosophe, comme il n'y a pas qu'une manière de le devenir mais une véritable pluralité dont ce livre à douze voix, se fera, nous l'espérons, l'écho.

Examinons donc, à la lumière de l'histoire de la philosophie, les différentes cordes qu'ont eues les philosophes à leur arc :

- le philosophe sage

Incarnée dans l'Antiquité par Socrate, Épicure ou Sénèque, la figure du sage a véritablement valeur de mythe fondateur pour la philosophie occidentale. Pour bon nombre, est philosophe celui qui parvient, par l'excellence de son art de vivre, à se mettre à l'abri de tout ce qui tourmente ses semblables. La mort effraie les hommes ? Peu lui chaut car « tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et quand la mort existe, nous ne sommes plus » (Épicure, *Lettre à Ménécée*). Perd-il des amis et parents dans un naufrage ? Hé bien, c'est ainsi... Car il sait bien que tel événement ne dépend point de lui, et qu'il ne sert à rien de regimber contre le Destin (les stoïciens, dont Sénèque, Marc-Aurèle, etc.). Le sage est ainsi celui qui s'élève au-dessus des maux, coups du sort et autres réjouissances que lui réserve l'existence. Dès lors – ce qui est tout de même le but de la manœuvre –, peut-il atteindre en chaque instant de son existence (ou presque) sinon le bonheur parfait, du moins une relative félicité. Mais quel est donc son secret ? Sa philosophie... ou plus exactement sa capacité à mettre en accord ses actes et ses convictions (à l'instar de Socrate buvant la ciguë). Ainsi, dans l'Antiquité, berceau de cette manière de *pratiquer* la philosophie, il fallait choisir son camp, c'est-à-dire son école (appelée alors « secte ») : embrassant, qui la doctrine platonicienne, qui l'épicurienne, qui la stoïcienne, etc. Certes, on trouve entre ces sages de vraies résonances, et d'abord un ennemi numéro un : les passions, ces désirs désordonnés et craintes exagérées, dont le philosophe doit se libérer ; ensuite, un même but : atteindre la

tranquillité d'âme (« ataraxia »), la liberté intérieure (« autarkia ») et la conscience cosmique (le sage appartient à un Tout) ; une méthode : la conversion de l'âme qui devient meilleure, car plus vertueuse ; enfin, l'idée que la sagesse ne peut jamais être atteinte. Et c'est d'ailleurs pourquoi Socrate est « philosophos », « celui qui aime, aspire à la sagesse ». Le sage (« sophos »), lui, n'a plus nul besoin de philosopher. À moins qu'il ne soit justement « le plus sage » des hommes – Socrate selon l'oracle – en ce qu'il « a reconnu [...] que sa sagesse [n'était] rien » (*Apologie de Socrate*). Quittant la Grèce, on ne trouve plus guère ensuite de tels sages philosophes. Tout simplement parce que les manières de faire de la philosophie changent... Certes, les écrits des philosophes grecs connaissent une éternelle postérité (Montaigne n'aurait été Montaigne sans Épicète, ni Descartes, ni Rousseau...), mais la philosophie, dès le Moyen Âge, se fait activité théorique et non plus pratique (Pierre Hadot). Rares sont donc aujourd'hui ceux et celles pour qui elle relève d'un exercice spirituel quotidien (Alexandre Jollien). Mais l'on notera tout de même ces dernières années un renouveau de l'éthique. Ou, autrement dit, de la philosophie comme art de « penser mieux pour vivre mieux » (André Comte-Sponville).

- le philosophe savant

Avant que d'être des apprentis sages, les philosophes furent bel et bien... des scientifiques, et parmi les premiers dans l'histoire. Difficile pourtant d'imaginer que nombre de connaissances sur la nature ont été le fruit des cogitations d'Aristote et consorts, tant « la multiplicité des sciences particulières, la diversité et la complexité des méthodes, la masse énorme des faits recueillis rendent [aujourd'hui] impossible l'accumulation de toutes les connaissances [...] dans un seul esprit » (Bergson, *La Pensée et le mouvant*). Or, bien avant la naissance des sciences modernes que l'on situe au XVII^e siècle avec les travaux de Copernic, Galilée puis Newton, les savoirs que l'on appelle « sciences » en les opposant aux « lettres » (philosophie comprise !) étaient précisément considérés comme philosophiques. Car la philosophie embrassait alors toutes les disciplines, quand elle ne les couronnait pas. Plusieurs siècles durant, on considère le philosophe comme celui qui, s'adonnant à l'étude rationnelle de la nature

et des hommes, s'interroge sur tout : sur la matière, le mouvement des astres, l'anatomie comme sur la meilleure manière de vivre. Ainsi, outre l'éthique et la métaphysique, Aristote écrit-il tant sur la cosmologie (*Traité du ciel*) que sur la biologie (*Histoire des animaux*) ou la psycho-physiologie (*De l'âme, De la sensation et des sensibles*). Et il voit d'ailleurs l'origine de la philosophie/science dans l'étonnement face aux phénomènes naturels. Dans le célèbre Livre 1 de sa *Métaphysique*, il présente même les présocratiques (Thalès, Anaximène, Héraclite, Empédocle) comme les pères de la science : intrigués par ce qu'ils observent, ils se mettent en quête, dans la matière (terre, eau, air et feu), des principes de toute chose, rompant avec les cosmogonies qui les précèdent. Dès lors, nombre de philosophes proposent des explications rationnelles du monde et de ses habitants. Certes, la plupart d'entre elles peuvent paraître tout à fait farfelues aux lecteurs d'aujourd'hui... Mais les sciences n'en doivent pas moins une fière chandelle à la philosophie. Comme l'inverse d'ailleurs, puisque l'on peut rattacher l'essor de la philosophie classique du XVII^e au développement des sciences positives, et de la physique mathématique en particulier. Ainsi Descartes, qui rêve d'étendre la certitude mathématique à l'ensemble du savoir, réforme le système des notations mathématiques, découvre la géométrie analytique, formule, en physique, la loi de la réfraction et utilise la notion moderne de « travail », ou décrit l'anatomie du système sanguin en son époque où peu y croient.

Avec la constitution des sciences modernes, science et philosophie ont fait chacun chez soi. Un phénomène accentué par l'hyperspécialisation contemporaine. Toutefois, et avec raison, certains ne s'embarrassent pas de ces frontières : nombre de scientifiques formulent les « idées de la science » sur le temps, l'espace, la causalité, l'Univers ou encore le clonage ; quand certains philosophes ont recours aux méthodes scientifiques pour valider leurs théories (Joëlle Proust) et que d'autres (Yves Michaud, François Dagognet) revendiquent le droit pour la philosophie de s'intéresser à tout ce qui n'est pas elle : arts, techniques, sciences physiques et naturelles, etc. Enfin, quelques-uns (Jean-Pierre Dupuy) pensent qu'il est du devoir du philosophe de s'emparer des questions liées au développement des sciences et

des techniques (nanotechnologies, fabrication de la vie, réchauffement climatique, etc.) pour tenter d'enrayer les dangers qui pèsent sur notre monde.

- le philosophe religieux

Peut-on à la fois croire et philosopher ? Le libre exercice de la pensée est-il compatible avec l'adhésion aux dogmes d'une Église et à des vérités *révélées* ? Certainement non, répondent ceux qui ne jurent que par la raison (parlerait-on d'une mathématique ou d'une médecine chrétiennes ?). Pas mieux, rétorqueront les mystiques fervents, convaincus qu'on ne connaît Dieu qu'avec le cœur. D'autres enfin, pour qui la foi n'est pas aveuglement, s'interrogent : peut-on réfléchir en philosophe à ce que sont le monde, l'homme et leur origine, à partir des Écritures ? Nous le voyons, la figure du philosophe religieux est loin d'être la mieux partagée, ayant été l'objet de polémiques parmi les philosophes... (et les théologiens, car certains, soucieux de préserver la foi de « mises en examen » rationnelles, ont pu récuser l'activité philosophique). Au point qu'entre la Renaissance et le début du XX^e, l'on a nié l'existence d'une philosophie médiévale. Autrement dit : les penseurs du Moyen Âge (durant plus de mille ans !) n'auraient élaboré aucune philosophie propre, tant elle était soumise à la théologie d'une part, et au rabâchage des Anciens de l'autre. Il ne nous appartient pas ici de savoir si la philosophie religieuse existe, ni ce qu'elle est, voire de rendre compte des débats qu'elle suscite (celui de 1931, ou celui de 1992 sur le « tournant théologique de la philosophie française »). Néanmoins, quant à savoir s'il est des philosophes « religieux », un simple regard sur un manuel scolaire suffit : d'Augustin à Abélard, Thomas d'Aquin et Guillaume d'Ockham au Moyen Âge, d'Étienne Gilson à Michel Henry au XX^e, une pléiade de penseurs dont la réflexion s'inspire de la Révélation sont désormais considérés comme des philosophes par leurs pairs et l'institution. D'abord, parce que les questions qu'ils soulèvent et les réponses qu'ils élaborent relèvent au premier chef de la philosophie : ainsi Augustin (*Les Confessions*) se penche-t-il sur le temps, la quête du bonheur, le mal, le libre arbitre ou sur Dieu, ses modes d'existence et ses attributs... Ensuite, parce qu'ils le font d'une manière on ne peut plus

rationnelle. La foi n'implique assurément pas d'abdiquer la raison, si elle peut en modifier les conditions d'exercice. « Tu dois comprendre pour croire et croire pour comprendre » : telle est ainsi la double devise d'Augustin. Quand Thomas d'Aquin, lui, se voit remettre la palme du rationalisme, qui tient la raison et la foi pour deux sources de vérités séparées. Enfin, ces penseurs « inspirés » s'inscrivent bel et bien dans l'histoire de la philosophie dont ils influencent le cours (Descartes, Malebranche ont par exemple médité Augustin). Et ce parce qu'ils livrent des réflexions singulières : *primo*, ils opèrent la rencontre des textes bibliques et des travaux philosophiques de leurs prédécesseurs (pour les médiévaux : Platon et les néoplatoniciens, puis Aristote au XIII^e) ; *secundo*, « la Révélation leur suggère d'aborder rationnellement des thèmes que la raison, d'elle-même, ne pourrait connaître [la création, la distinction entre essence et existence, l'acte d'être, etc.] » (Jean-Luc Marion) ; *tertio*, le regard chrétien du philosophe peut même, selon Jean-Luc Marion, faire surgir des phénomènes inédits car jusqu'alors invisibles. Ainsi de « la charité qui se donne elle-même et ne se donne à voir qu'à ceux qui l'aiment », ou encore du « phénomène érotique », de l'amour, de l'Autre..., autant de thèmes que les phénoménologues contemporains (Lévinas, Marion, Courtine, Chrétien, etc.) ont pu explorer.

- le philosophe politique

« Ôte-toi de mon soleil », aurait lancé Diogène le cynique (413-327 av. J.-C.) au souverain Alexandre, tandis que ce dernier lui offrait d'exaucer un souhait. Ainsi le philosophe exprimait-il, du fond de son tonneau, son mépris du pouvoir et des richesses. Comme plus tard, Épicure, pour qui le sage doit vivre loin de l'agitation du forum. À l'opposé, Socrate philosophe sur l'agora en s'entretenant avec ses concitoyens : il les incite à s'interroger sur le sens de leurs actes et à devenir meilleurs. Ce faisant, il s'implique profondément dans la vie de la Cité. Depuis l'Antiquité, les philosophes ont donc adopté des postures diverses face au politique, nombre d'entre eux y consacrant toutefois une énergie conséquente. De quelles façons ? Souvent, il est vrai, par la plume en tentant de fonder un gouvernement juste ou une démocratie authentique : d'aucuns conçoivent la

meilleure Cité possible, comme Platon qui, dans *La République*, s'interroge sur la manière « d'organiser l'État afin que le savoir des philosophes soit reconnu comme leur donnant autorité à gouverner les hommes » (Monique Dixsaut) ; d'autres, au siècle des Lumières, porte-drapeaux de l'égalité et de la liberté, établissent les principes d'une souveraineté légitime pour et par le peuple : ainsi Rousseau et son *Contrat social*, dont il s'inspire pour rédiger un projet de constitution (pour la Corse) ; sans omettre les philosophes du XX^e, telle Hannah Arendt qui s'attaque, elle, aux origines du totalitarisme, nouveau type de régime irréductible aux formes traditionnelles d'oppression politique.

Certes, rares sont ceux qui entrent dans l'arène pour y faire leur « service politique » (Geneviève Fraisse) – craignant peut-être de perdre leur posture théorique et critique. Plus nombreux toutefois sont les conseillers du prince : objets de l'estime de quelque souverain, ils lui soufflent leurs préceptes à l'oreille ; ainsi Platon se fit-il fort de réaliser ses conceptions auprès de Denys II, tyran de Syracuse – mais en vain, hélas ! Enfin, et ce depuis Voltaire, certains philosophes se sont littéralement « engagés ». C'est dire, avec Sartre, qu'ayant acquis de la notoriété par leurs écrits, ils en ont « [abusé pour] se mêler de ce qui ne les [regardaient] pas » (ou de ce qui, précisément, les concernaient, selon Foucault, qui parle d'« intellectuel spécifique »). Qu'ils plaident la cause – ou la réhabilitation – d'un innocent condamné par une justice partisane (Voltaire, dans l'affaire Calas), prennent parti, deux siècles plus tard, contre l'oppression d'un peuple et le colonialisme (Sartre et l'équipe des *Temps modernes* durant la guerre d'Algérie) ou descendent dans la rue aux côtés du MLF pour obtenir le droit à l'IVG et à la contraception (Simone de Beauvoir), les philosophes n'ont été avares ni d'encre ni d'énergie pour défendre leurs valeurs.

- le philosophe pédagogue

« Il y a de nos jours des professeurs de philosophie, mais pas de philosophes... », lançait, péremptoire, l'écrivain américain Henry D. Thoreau au XIX^e siècle. Pourtant, à consulter le *Who's who* des philosophes, à parcourir les entretiens de ceux et de celles que nous avons rencontrés, nul n'est surpris de constater que la plupart ont gratifié de leurs talents des ribambelles d'élèves. De

Platon et Aristote, qui, dans la tradition de la Grèce antique ouvrent leur propre école, à Foucault et Deleuze officiant à Normale sup, sans omettre les médiévaux en leur Faculté des arts, ni, bien sûr, les grands noms de l'Université allemande, Kant le premier, qui donne jusqu'à cinq heures de cours par jour à l'université de Königsberg, l'activité même des philosophes prouve qu'enseigner – au-delà d'une simple manne financière – et philosopher ne s'excluent pas. Quand ils ne participent pas d'une même démarche. Pourtant, songerez-vous peut-être, quoi de commun entre un Épicure partageant avec ses amis du Jardin des exercices spirituels pour ne plus craindre les dieux, et un Kant dissertant du haut de sa chaire ? Quoi de commun, aujourd'hui, entre un ponte de l'Université dispensant les fruits de ses recherches, et un professeur de terminale visant la réussite au bac d'adolescents sous-équipés culturellement, au moyen de l'abattage d'une liste de notions imposées ? Somme toute bien plus qu'on ne pourrait le croire en délivrant au premier l'accessit de philosophe véritable, quand le second ne serait qu'un fonctionnaire de la pensée. Les (bons) philosophes sont bel et bien professeurs, et les (bons) professeurs des philosophes, et ce même lorsqu'ils s'en défendent. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'en pensant en notre présence (de lecteurs ou d'auditeurs), et si tant est que l'on parvienne à suivre leur foulée conceptuelle, ils nous éduquent à faire usage de notre raison. Si Socrate lui-même prétend ne rien enseigner (sachant justement qu'il ne sait rien), ce qu'il apprend à ses interlocuteurs en dialoguant avec eux, c'est tout simplement à penser (c'est-à-dire à se parler à soi-même). En ce sens, être philosophe, ce n'est pas tant écrire des traités ou bâtir des systèmes que de penser en actes et en paroles, devant et avec l'autre. Ainsi les œuvres d'Aristote qui nous sont parvenues ne sont autre que les notes de cours qu'il donnait au Lycée ! N'est certes pas Aristote qui veut. Reste que la vocation philosophique naît bien souvent d'une rencontre : celle d'un ou d'une professeur dont la pensée nous a, un jour, éblouis – en témoignent nos douze philosophes.

Mais laissons place à leurs mots : écoutons-les nous dire quels philosophes ils sont et quels chemins ils ont emprunté pour le devenir...

Alexandre Jollien



Jeune écrivain suisse, licencié en philosophie, il entretient, au fil de ses ouvrages, un va-et-vient ininterrompu entre les textes des philosophes et ses expériences quotidiennes, notamment celles du handicap et de la faiblesse sur lesquelles il livre une pensée précieuse. Son projet ? Élaborer un art de vivre qui fait naître la joie et la légèreté au sein même du tragique de la condition humaine.

1975

Naissance à Saviese (Suisse)

1979-1996

Établissement spécialisé pour l'infirmité motrice cérébrale

1998-2001

Études de philosophie à l'université de Fribourg

1999

Parution de L'Éloge de la faiblesse

2001-2002

Études de philosophie et de grec ancien à Dublin

2002

Parution du Métier d'homme

2004

Licence de philosophie

2006

Parution de La Construction de soi

La vocation

« C'est à 16 ans que j'ai véritablement découvert la philosophie. Dans ma famille, issue d'un milieu ouvrier, nous n'avions pas tellement l'habitude de lire. Mais un jour, alors que je me trouvais en école supérieure de commerce – en Suisse, l'équivalent d'un lycée professionnel —, Barthélemy Gilloz, qui était l'un de mes professeurs, m'a dit au vu de mon extrême curiosité et de nos échanges : "Toi, tu es philosophe". Et cela m'a tellement intrigué que je suis aussitôt allé en bibliothèque consulter des ouvrages de philosophes pour voir de quoi il s'agissait. C'est ainsi précisément avec la découverte de la pensée de Socrate que coïncide ma passion pour la philosophie. J'ai feuilleté un livre par hasard et suis tombé sur des citations du philosophe grec qui m'ont profondément marqué : "Nul n'est méchant volontairement" (*Gorgias*), "Connais-toi toi-même" (*Charmide*), ainsi que sur un dialogue de Platon, *L'Apologie de Socrate*, je crois, qui invitait à une conversion intérieure, au souci de l'âme : vivre meilleur plutôt que mieux. Ce fut le déclencheur de ma vocation. Cette invitation a rendu d'un coup ma vie plus intéressante. Je sortis de la bibliothèque avec un but dans l'existence : travailler à devenir meilleur ("Se sculpter soi-même", comme le dit Plotin). Il me manquait les outils. J'ai donc décidé d'aller les chercher chez les philosophes. Je voyais dans ce programme un défi passionnant et une stimulation bienfaisante.

Mais cette rencontre avec Dame philosophie n'avait pas été le fruit du hasard : j'y avais été prédisposé en quelque sorte par mon handicap, qui m'a obligé à entrer en philosophie pour trouver des remèdes. J'ai en effet été victime d'un accident de naissance : le cordon ombilical s'est enroulé autour de mon cou, et cette brève asphyxie a provoqué ce que l'on nomme une athétose, forme d'infirmité motrice cérébrale (IMC) qui se caractérise par une difficulté à contrôler et à coordonner ses mouvements. J'ai ainsi été envoyé dès l'âge de 3 ans dans une institution spécialisée pour y suivre de multiples traitements physio et ergothérapeutiques. J'y suis resté dix-sept ans. Et c'est dans un couloir d'internat que j'ai, pour la première fois, ressenti l'obligation absolue de donner du sens aux expériences que je vivais. Très tôt, j'ai été assailli par des questions existentielles. Je

voulais assumer ce qui rendait ma vie singulière, et souvent difficile. J'éprouvais la nécessité de comprendre la précarité de ma condition d'homme, la douleur du corps, la cruauté que revêtent parfois les relations entre individus ou le regard de l'autre. En somme, la philosophie m'a permis de "sauver ma peau" : elle m'a offert la possibilité d'agir, d'opposer des tentatives de réponse aux interrogations qui me hantaient. J'y fus aidé par l'aumônier du centre, le Père Morand, lui-même philosophe, avec lequel j'entretenais de longues discussions durant nos veillées. Lorsque je lui ai rapporté la phrase du professeur sur ma qualité de philosophe, il me l'a confirmé, et plus encore, il a nourri en moi l'envie d'entreprendre des études de philosophie. Or s'inscrire à la fac, pour nous au centre, était loin d'être une évidence ! Mais j'y suis parvenu. La philosophie est donc à la fois une passion qui me mobilise, une planche de salut professionnel et, avant tout, une vocation existentielle. »

Le cursus

« Durant des années, j'ai d'abord dû tout simplement apprendre à "tenir debout" : apprivoiser mon corps par mille efforts pour parvenir, par exemple, à marcher ou à maîtriser l'usage de la fourchette. Devenir autonome, et pour ce faire, progresser physiquement : telle était la priorité. De plus, au centre, les études s'envisageaient rarement : en trente ans, moins de dix pensionnaires en avaient fait... Les voies professionnelles semblaient toutes tracées. On nous destinait à des métiers manuels dans des ateliers "protégés" où nous produirions des objets manufacturés. Je devais pour ma part... fabriquer des cigares ! Mais au contact d'amis qui évoquaient leurs études avec joie, la curiosité m'a porté à vouloir en faire, moi aussi. Les obstacles ont été innombrables. Le médecin et le psychologue de la Sécurité sociale disposaient d'une influence considérable dans le choix de notre profession. Ils s'appuyaient pour cela sur l'évaluation de notre QI. Or j'avais écopé de l'un des quotients les plus bas de toute ma classe ! Mes parents et moi avons tenu bon et on m'a accepté en école "officielle" à Sierre, une demi-

journée par semaine. Ce fut un franc succès : le fait d'être entouré d'élèves plus rapides que moi à l'école officielle me faisait progresser à vitesse grand V. Mes parents m'offrirent un ordinateur grâce auquel je pouvais écrire (je ne parviens pas à écrire à la main). Étudier me procurait une joie immense. Mes résultats scolaires m'ont alors permis d'entrer en école de commerce. Il s'agissait, en Suisse, d'une filière technique, qui ne donnait pas nécessairement accès aux études, mais la possibilité d'être formé à un métier répandu (employé de commerce) et donc de trouver du travail. Cette école répondait néanmoins à mon désir d'ouverture et de culture générale, bien que l'intégration parmi les élèves n'aient pas toujours été aisée. Et c'est là, surtout, que j'ai découvert la philosophie grâce à un professeur, Pierre Carruzzo. Après l'épisode de la bibliothèque, je lui ai demandé s'il pouvait me prêter du matériel pour étudier la philosophie. Il me proposa des cassettes, et notamment celle de Jeanne Hersch (1910-2000), une philosophe suisse qui avait donné une série de conférences sur les grands philosophes (de l'école de Milet à Karl Jaspers) rassemblées dans un livre (*L'Étonnement philosophique, une histoire de la philosophie*). Et tous les jours, en plus de ma formation commerciale, je les écoutais assidûment. Je découvrais peu à peu les ouvrages des philosophes, allant d'abord vers des textes plus faciles (*L'Apologie de Socrate* de Platon, le *Manuel* d'Épictète, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque...), puis plus ardues tels ceux de Spinoza, Kant ou Descartes. Je voulais acquérir la rigueur philosophique. Apprendre la philosophie, c'était alors pour moi comme acquérir une langue étrangère, avec ses termes, ses concepts.

Après trois ans dans cette école, j'ai décidé d'essayer de me faire accepter à l'université pour y étudier la philo. Il me fallut d'abord passer par le "lycée-collège" pour avoir une équivalence. Si les professeurs témoignaient à mon égard d'une grande compréhension (il me fallait, par exemple, leur dicter les examens de science, car les ordinateurs ne permettaient pas de faire des maths ou de la physique), je fus progressivement mis à l'écart des élèves...

Sans le bac, je rentrai enfin à l'université de Fribourg pour y apprendre la philosophie et les sciences des religions. Je vécus

tout seul pour la première fois, et en même temps que la philosophie, j'appris à me faire la cuisine, parvenant à une autonomie très correcte. À l'université, je me fis des amis sincères. Ils m'aidaient énormément, me passant leurs notes ou me lisant des ouvrages sur cassette. L'enseignement à la fac ne parvint toutefois pas à me convaincre complètement : il s'avérait théorique, et j'y perdais la dimension d'art de vivre qui m'avait tant plu, sauf au cours de Dominic J. O'Meara, spécialiste de la philosophie antique et notamment de Plotin. Néanmoins,

LE CONTACT AVEC LES
TEXTES COMPTE POUR MOI
BIEN PLUS QU'UN DIPLÔME
UNIVERSITAIRE.

j'apprenais les méthodes pour analyser un texte, argumenter, justifier chaque raison que l'on avance, etc. J'appréciais énormément cette manière de faire, même si l'aspect sotériologique

(la philosophie est là pour le salut de l'homme) s'effaçait bel et bien au profit de l'apprentissage de la rigueur.

En 2001, j'ai intégré pour un an l'université de Trinity College à Dublin, en Irlande. Je souhaitais apprendre l'anglais et le grec, pour accéder aux versions originales des textes : antiques pour le grec, contemporains pour l'anglais, puisque le courant de la philosophie anglo-saxonne est très important aujourd'hui. J'ai alors constaté avec surprise que la philosophie analytique*, mis à part Bertrand Russell et la philosophie de l'esprit (qui étudie le rapport corps-esprit), n'était pas trop ma tasse de thé. J'appréciais néanmoins son approche rigoureuse des textes. Cette année en Irlande fut très enrichissante, car je pris la mesure de la différence entre l'approche historique que j'avais reçue et l'approche thématique, conceptuelle que j'abordais en Irlande. Découvrir ce double éclairage était pour moi une grande chance. Je trouve capital dans un cursus de changer d'université pour saisir différentes perspectives. La philosophie doit rester un cheminement. Il ne faut surtout pas rechercher le confort en s'enfermant dans une tradition, mais aller voir ailleurs ce qu'il en est.

En 2004, j'ai obtenu ma licence de philosophie. Mais je n'envisage pas d'entreprendre une thèse. Physiquement, il m'est difficile de faire de longues sessions d'écriture, voire simplement de

lecture. La philosophie constitue toutefois pour moi un exercice quotidien. J'écoute chaque jour des textes sur cassette, et viens par exemple de terminer le *Gorgias* de Platon. Le contact avec les textes compte pour moi bien plus qu'un diplôme universitaire. Même si l'Université m'a justement donné les outils qui me permettent de mener ce travail à bien de manière indépendante. Parallèlement, je continue depuis la publication en 1999 de mon premier livre, *L'Éloge de la faiblesse*, à écrire des ouvrages de philosophie, en y convoquant les grands philosophes dont la lecture me nourrit spirituellement et intellectuellement. »

L'apport à la philosophie

La philosophie comme art de vivre

« Je n'aurai pas la prétention d'affirmer que je veux, ni ne peux apporter quelque chose à la philosophie. Il faut savoir rester modeste. Ainsi je me vois plutôt comme un passeur, quelqu'un qui partage : j'aime lire les philosophes, m'imprégner de leur manière de voir le monde, puis la transmettre. Néanmoins, je défends une approche de la philosophie bien particulière : elle est pour moi une tentative de vivre de manière philosophique, un choix de vie qui va orienter toute l'existence. Elle n'est pas un savoir extérieur à soi, mais une démarche qui devrait s'enraciner dans le quotidien : une manière de poser des actes. Ce que faisaient, de manière très frappante, les philosophes cyniques. On connaît ainsi les anecdotes rapportées sur Diogène de Sinope (v. 413-327 av. J.-C.), qui aurait par exemple vécu dans une amphore pour montrer son mépris des richesses et des convenances sociales. Au-delà de l'anecdote, ces histoires nous montrent qu'un abord philosophique de la vie est possible.

Je crois qu'il faut réhabiliter une sagesse qui nous vient des philosophes grecs. Souvent, on "psychologise" tout, et les exercices spirituels que les penseurs antiques nous ont légués sont caricaturés. Les Grecs se préparaient par exemple à cette épreuve ultime qu'est la mort. Ce qui n'est pas aussi morbide qu'on pourrait le croire : au contraire, savoir qu'on est mortel rend

sensible à l'unicité et la beauté de chaque instant. Pour les stoïciens déjà, la sagesse était une norme transcendante, c'est-à-dire qu'on ne l'atteint pas – l'étymologie du terme "philosophie" parle bien d'"aspiration" à la sagesse –, mais elle motive chacun de nos gestes. Je souhaite donc prôner le retour à un art de vivre conséquent, loin des recettes en dix leçons que l'on peut trouver dans certains traités de philo contemporaine. Il consisterait à ce que chacun, souhaitant devenir meilleur, vise à inscrire sa vie dans un projet dont il tente de se rapprocher, un horizon qui donne du sens : comme un militant engagé dans une cause. »

L'art de la joie

« Je sais bien que Deleuze disait qu'être philosophe, c'est créer des concepts. Mais pour ma part, je n'en ai pas forgé beaucoup. Le concept central de mes ouvrages est la joie : comment construire une éthique* de la joie qui résiste aux coups du sort, à l'usure du temps et à la perspective de la mort. Cet art de vivre se fonde sur une critique du bonheur tel que notre société le définit. Je ne crois pas au bonheur si on le voit comme quelque chose de stable et qui ne souffre aucune nuance. La vie est une succession de hauts et de bas. Et l'art de la joie, consiste, comme l'a justement dit Sénèque, à se considérer comme quelqu'un qui progresse sans cesse. La sagesse (du latin, "sapere", qui signifie aussi savourer) ne doit pas être vue comme un idéal, mais comme un moteur. Il s'agit d'apprendre à savourer l'existence telle qu'elle est, ici et maintenant, et non de se bâtir un arrière-monde. Cette notion de joie, je m'en rends compte, revient dans tous mes livres. Non pour la thématiser, mais pour la vivre. Comment ? En se nourrissant des philosophes afin de mettre en pratique ce qu'ils disent, ou de s'y efforcer ! La philosophie nous livre des outils pour résister peu ou prou aux passions tristes qui nous empoisonnent et nous centrent sur nous-mêmes : des outils pour nous ouvrir à la joie. Parce que l'existence est tragique, il faut célébrer les occasions de jubiler et de faire jubiler. »

L'écriture autobiographique

« Les deux premiers livres de philosophie que j'ai écrits ont une forte dimension autobiographique, même si j'y évoque de moins en moins la question du handicap. La méthode que je déploie dans l'écriture y est relativement la même : celle d'un va-et-vient entre la vie et les outils de compréhension qu'offrent les philosophes. Je saisis une intuition dans la philosophie et la mets à l'épreuve du quotidien pour voir dans quelle mesure elle le rejoint. Mon but n'est donc jamais d'attaquer une doctrine, voire de la modifier ou d'en élaborer une autre, mais de la confronter simplement au terreau de l'existence. Quand Spinoza écrit par exemple que la comparaison n'est qu'une vue de l'esprit, on peut l'interpréter de mille façons et l'appliquer à sa vie, en se disant que se comparer à l'autre, c'est accroître nos privations et notre sentiment de manque.

Mon premier ouvrage, *L'Éloge de la faiblesse*, narre mon parcours de personne handicapée, au sein d'une institution spécialisée : comment je suis parvenu, avec l'aide de mes compagnons, à acquérir une autonomie physique, comment j'ai perçu la vie au centre, etc. Mais aussi, et surtout, comment la rencontre avec la philosophie m'a offert un projet de vie, comment elle a orienté mes pas vers la sagesse. Sous la forme d'une discussion avec Socrate (à la manière des dialogues de Platon), j'y explique que la confrontation avec la faiblesse m'a édifié en me permettant d'apprendre à assumer ma place singulière dans le monde. Dans *La Construction de soi*, le dernier, j'ai, je crois, fait un pas de plus. Et c'est pourquoi je l'apprécie plus que les autres. Outre un bilan sur ce que j'ai retenu de la philosophie, il s'agit en effet d'une tentative pour quitter le témoignage dans lequel je risquais de m'emmurier. Je ne veux plus ressasser sur le handicap. Je me suis en effet aperçu que ma situation n'était pas exceptionnelle : on peut avoir un rapport à la faiblesse sans être pour autant handicapé, car la "faiblesse", c'est tout simplement la précarité de la condition humaine. Et ce que j'appelle "art de

JE CROIS QUE SI
L'EXISTENCE N'ÉTAIT PAS
PRÉCAIRE, SI NOUS ÉTIIONS
TOUS FORTS, AIMABLES,
HEUREUX, ETC., LA
PHILOSOPHIE
N'EXISTERAIT PAS.

la joie” consiste justement à la réhabiliter : à accepter la faiblesse sans la cacher ni s’y résigner. Je crois que si l’existence n’était pas précaire, si nous étions tous forts, aimables, heureux, etc., la philosophie n’existerait pas. »

Critique de l’institution spécialisée

« Dans *L’Éloge de la faiblesse*, je porte un regard critique sur l’institution dans laquelle j’ai vécu. Et je n’en parle pas toujours dans les meilleurs termes. Il est vrai que mes parents et moi n’avons pas eu le choix. Il leur fallait me placer dans ce centre pour que je puisse y recevoir tous les soins nécessaires. Mais j’y étais privé de la fréquentation salutaire (bien que parfois difficile) du monde extérieur. Lorsque j’en suis sorti un peu puis tout à fait en entrant dans le système scolaire officiel, puis en emménageant seul, les progrès que j’ai fait ont été fulgurants ! Par ailleurs, je me méfie des normes qui décident de qui doit être enfermé dans un centre spécialisé. D’une part, le diagnostic du handicap peut être trop prompt, de l’autre, on divise la population en personnes “normales” et “anormales”. Du coup, la première fois que je suis sorti du centre, je mourrais d’envie de savoir à quoi ressemblait une personne “normale”... Hé bien, figurez-vous que je la cherche encore ! J’ai aussi dénoncé la distance thérapeutique dont témoignent nombre d’éducateurs et éducatrices afin de se protéger et de protéger le patient. Si cela part d’une bonne intention, l’absence de relation affective confine parfois à la maltraitance, car ce qui nourrit l’être humain, c’est justement l’affection ! Enfin, l’institution nous empêche de nous confronter au regard d’autrui, à l’extérieur. Il peut certes être destructeur, y compris par la pitié qu’il exprime parfois, mais je le juge essentiel pour la construction de soi. »

Les figures marquantes

« Je dois dire que les ouvrages m’ont bien plus marqué que les rencontres avec des professeurs ou des philosophes. Et je n’ai pas non plus beaucoup lu mes contemporains, ce qui est un point faible. J’aime beaucoup Pierre Hadot, qui est surtout historien de la philosophie, antique en particulier. Mais aussi Michel Onfray pour la réhabilitation qu’il a fait du corps.

J’apprécie sa façon de relire la vie des philosophes en repérant comment le corps et le parcours d’une vie forgent une personnalité philosophique. En cela, il rejoint Nietzsche, dans la préface au *Gai savoir*, pour qui toute philosophie est confession d’un corps.

S’il est toutefois une personne qui a incroyablement influencé mon parcours, c’est le Père Morand, l’aumônier du centre, puisqu’il a, par nos débats, peu à peu accentué ma passion pour la philosophie. Tout me séparait pourtant de ce vieillard d’apparence austère, qui avait soixante ans de plus que moi et une autre culture. Mais au fil de nos échanges, il est devenu mon meilleur ami. J’ai appris auprès de lui les délices des “choses de l’esprit”. Il fut aussi un modèle, car il opposait à sa santé fragile une joie souveraine. Sans théories, ni dissertations, il m’a transformé.

La lecture et la méditation des philosophes m’ont également construit. J’ouvrais un livre, et un auteur me délivrait son enseignement. Ainsi les heures que j’ai passé à lire comptent parmi les plus belles de mon existence. Mes lectures sont d’ailleurs plutôt éclectiques que partisans : je ne peux prendre aucun philosophe totalement à mon compte, même pas Spinoza. Chaque penseur m’offre au contraire des arguments qui me plaisent et me persuadent. Au début de mon parcours, j’allais plutôt vers les penseurs grecs, exception faite de Platon. Bien que grâce à lui, j’ai découvert Socrate et son appel à la conversion intérieure, je le trouvais trop dualiste : il sépare l’âme et le corps et considère la première comme supérieure. Jusqu’alors, je dirais que quatre philosophes ou courants ont vraiment compté pour moi : Épicure, le stoïcisme, Spinoza et Nietzsche. Leur point commun ? Sans doute l’enracinement existentiel de leur doctrine. Si Épicure m’a beaucoup plu, c’est que sa philosophie prend naissance dans un corps, dans une expérience de la chair : il construit, à partir du plaisir et de la douleur, une philosophie du bonheur, de l’absence de troubles de l’âme. Son but est avant tout thérapeutique : chasser de l’âme la peur, le trouble, l’angoisse par rapport à la mort et aux dieux. Sa pensée extrêmement concrète, et néanmoins rigoureuse, incite à apprécier la vie avec une sobre gourmandise. Pour moi, la rigueur ne se manifeste d’ailleurs pas seulement dans la qualité d’une argumentation, mais aussi et surtout dans une cohérence exis-

tentielle. La *Lettre à Ménécée* reste donc un modèle de pensée et d'éthique, c'est-à-dire de recherche et de pratique de la joie.

Les stoïciens, notamment Épictète et son *Manuel*, Plutarque ou Sénèque dans ses *Lettres à Lucilius*, sont aussi fondamentaux : ils m'ont notamment appris à remettre chaque jour en question ce qui dépendait de moi. Ils proposent des manuels de vie.

Ensuite, j'ai découvert Nietzsche et sa philosophie de la rébellion mais aussi de l'assomption de la vie. J'apprécie surtout *Humain trop humain* et *Par-delà bien et mal*. Le philosophe allemand est pour moi important à plusieurs titres : d'abord, il met en œuvre une méthode généalogique. C'est-à-dire qu'il nous incite à voir ce qu'il y a derrière nos conceptions un peu grandioses. Nietzsche dit ainsi dans *Par-delà bien et mal* qu'il est parfois plus philosophique de placer un point d'interrogation derrière nos grandes doctrines que de les ériger comme telles. Il démystifie les idéaux pour inciter à penser par soi-même et à se dégager de ce qui nous sépare de la terre. Il nous apprend à dire oui à la vie telle qu'elle est (l'"amor fati"). Philosophier à coups de marteau, selon ses mots, est une invitation à voir ce qu'est vraiment l'homme, non pour le dénigrer, mais pour partir de ce qu'il est réellement.

Enfin, ma référence privilégiée jusqu'à aujourd'hui, c'est Spinoza et son *Éthique*, en ce qu'elle développe un parcours de libération. Spinoza essaye de bâtir une philosophie de la joie en arrachant l'homme aux passions tristes (remords, regret, culpabilité, jalousie, etc.) : une démarche suffisamment rare en philosophie pour qu'elle mérite d'être signalée. »

Les Tontons flingueurs, Georges Lautner (1963)

« J'apprécie beaucoup ce film, notamment les dialogues de Michel Audiard. Cela peut paraître dérisoire, mais à la fin, Bernard Blier – alias Raoul Volfoni – qui veut tuer son ennemi, Lino Ventura, – Fernand Naudin – le menace : "J'vais l'envoyer tout droit à la maison mère, au terminus des prétentieux..." Cela me rappelle personnelle-

ment l'exercice de la mort chez Platon. Raoul Volfoni me convie à quitter une étroitesse de vue qui m'installerait au centre du monde. Et si je me prends trop au sérieux, je ris de ce qui m'attend, ce retour à la maison mère, ce terminus des prétentieux. Avec Michel Audiard, j'apprends à me dépouiller, à me décentrer de moi-même, c'est-à-dire à prendre la vie avec humour, et donc avec philosophie ! Il y a donc là une invitation à mourir à l'inessentiel et à retourner au présent. Ce passage est d'une profondeur abyssale. J'aime trouver la philosophie là où l'on s'y attendrait le moins... »

Regard sur la philosophie actuelle

« Je n'ai pas un regard très poussé ni avisé sur l'état de la discipline. Je suis moi-même finalement un autodidacte. Et ce que j'apprécie le plus, c'est le rapport direct aux textes. Au début, lorsque je lisais Nietzsche, j'avais peur de ne pas tout comprendre. Alors j'allais chercher des interprétations chez des spécialistes. Mais c'était peut-être une erreur : Nietzsche lui-même invite à ruminer le texte. Je crois que l'enseignement de la philosophie pourrait être, bien plus encore, une incitation à ce travail intérieur. Ainsi les premières écoles philosophiques, comme l'Académie de Platon, requéraient-elles un véritable engagement existentiel. L'enseignement consistait à pratiquer des exercices spirituels. Si l'université doit bel et bien transmettre la rigueur, la prudence et les outils conceptuels nécessaires pour mener une analyse, elle ne doit pas dédouaner de la fréquentation intime des auteurs. Car la philosophie n'est pas seulement une somme de connaissances à acquérir. De nombreux jeunes avec lesquels je discute évoquent leur dégoût pour cette matière. Et cela, je le crains, en partie parce que leur professeur leur a présenté comme un savoir purement théorique. La manière de faire, comme les notions sélectionnées, y sont pour beaucoup : chez Platon, par exemple, certains passages sont extrêmement ardues et de l'ordre de la logique pure, tel l'argument du troisième homme (dans *Le Parménide*). Mais on peut aussi lire *le Phédon* en se concentrant sur l'approche de la

mort. Il est vrai que par définition, l'enseignement se doit d'être objectif. Cet état d'esprit (la philosophie comme expérience personnelle) est donc difficile à transmettre à l'école. »

PRINCIPAUX OUVRAGES

Éloge de la faiblesse, 1999, Éditions du Cerf. Cet ouvrage, qui a reçu le prix Mottart de l'Académie française, est un témoignage précieux et singulier sur le handicap, la vie en institution et la découverte de la philosophie.

Le Métier d'homme, Éditions du Seuil, 2002. Une peinture de l'état d'esprit combatif que l'on peut développer pour affronter l'existence et ses obstacles.

La Construction de soi, un usage de la philosophie, Éditions du Seuil, 2006. Une série de lettres adressées à Dame philosophie, Spinoza, Schopenhauer, la mort, etc, qui témoignent d'un parcours intellectuel et existentiel. Ou comment la philosophie peut, dans la joie, éclairer notre quotidien.